



PREMIER CHAPITRE

Titre : **Absolution par le meurtre**

Auteur : **Peter Tremayne**

Collection : **Grands détectives**

ISBN : **2-264-03352-5**

N° : **3630**

Prix : **7,30€**

CHAPITRE I^{er}

L'homme n'était pas mort depuis longtemps. Le sang et la bave autour de ses lèvres grimaçantes étaient encore humides. La brise faisait osciller le corps, qui se balançait au bout d'une épaisse corde de chanvre à la branche d'un chêne trapu. Sa tête était tordue d'une manière improbable : le cou avait été brisé. Ses vêtements étaient déchirés et s'il avait porté des sandales, elles avaient été emportées par quelque maraudeur, car il n'y avait aucun soulier aux alentours. Ses mains contractées, poisseuses de sang, montraient qu'il n'était pas mort sans lutter.

Ce n'était pas le fait qu'un homme soit pendu à un arbre au bord de la route qui provoqua la halte de la petite troupe de voyageurs. Ils s'étaient accoutumés à être témoins d'exécutions rituelles et autres châtiments depuis qu'ils avaient traversé le pays de Rheged¹ et pénétré dans le royaume de Northumbrie. Les Angles et les Saxons qui vivaient là semblaient faire subir des peines sévères à qui transgressait leurs lois, allant de diverses mutilations corporelles jusqu'à l'exécution, par les plus douloureux moyens jamais conçus, le plus répandu et le moins cruel étant la pendaison. La vue d'un nouveau malheureux accroché à un arbre ne les troublait plus. C'était autre chose qui avait poussé la troupe à tirer les rênes des montures, chevaux ou mules.

Quatre hommes et deux femmes composaient le groupe. Tous portaient la tunique de laine naturelle des religieux et les cheveux des moines étaient rasés à l'avant, une tonsure signalant leur appartenance à l'Église de Colomba, issue de la sainte île d'Iona. D'un même mouvement ou presque, ils s'étaient arrêtés pour considérer ce pendu, aux yeux écarquillés dans son épouvantable mort, la langue noircie visible entre ses lèvres, dans ce qui avait dû être un ultime halètement. Visage grave et anxieux, les voyageurs observaient le corps.

La raison s'en comprenait sans peine. La tête du mort portait elle aussi la tonsure de Colomba. Les vêtements qui lui restaient étaient à l'évidence ceux d'un

¹ Ancien royaume situé au nord-est de l'Angleterre, du mur d'Hadrien à Leeds et à Chester. (N.d.T.)

religieux, bien que fussent absents le crucifix, le ceinturon et la besace de cuir qu'un *peregrinus pro Christo*² aurait dû porter.

Le moine à la tête de la troupe avait approché sa mule et examinait la scène, une expression terrifiée sur son visage blême.

Une des femmes s'avança et observa le cadavre, le regard ferme. Elle montait un cheval, ce qui signifiait qu'elle n'était pas une religieuse ordinaire, mais une femme de haut rang. Son visage pâle ne trahissait aucune crainte, rien qu'une légère expression de répulsion et de curiosité. Elle était jeune, grande et son habit sombre laissait deviner des proportions harmonieuses. Des mèches rebelles de cheveux roux s'échappaient de sa coiffe. Elle avait une pâleur séduisante et des yeux vifs, dont il était difficile de déterminer s'ils étaient bleus ou verts, tant ils étaient changeants, au gré de l'émotion.

– Reculez, sœur Fidelma, murmura son compagnon avec agitation. Ce n'est pas un spectacle pour vos yeux.

La femme que l'on venait d'interpeller fit une grimace vexée en percevant l'anxiété dans la voix du moine.

– Pensez-vous que ce soit un spectacle pour quiconque, frère Taran ? rétorqua-t-elle.

Rapprochant encore son cheval du cadavre, elle remarqua :

– Notre frère a trépassé il y a peu de temps. Qui peut avoir perpétré ce crime affreux ? Des brigands ?

Frère Taran secoua la tête.

– C'est une étrange contrée, ma sœur. Ce n'est que ma seconde mission ici. Trente ans ont passé depuis que nous avons commencé à apporter la parole du Christ dans ce pays perdu. Pourtant, moult païens n'ont toujours qu'un piètre respect pour notre habit. Avançons – prestement. Le coupable, quel qu'il soit, pourrait être encore alentour. L'abbaye de Streoneshalh ne doit pas être bien distante et il nous faut l'atteindre avant que le soleil ne disparaisse derrière ces collines.

Il fut parcouru d'un léger frisson.

La jeune femme exprima son irritation d'un froncement de sourcils.

– Vous pourriez poursuivre en abandonnant ainsi un de nos frères ? Sans bénédiction ni sépulture ?

Le ton était acerbe et plein de colère.

Frère Taran haussa les épaules ; sa peur perceptible le rendait pathétique. Fidelma se tourna vers ses autres compagnons.

– J'ai besoin d'un couteau pour libérer notre frère, expliqua-t-elle. Nous devons prier pour son âme et lui accorder un enterrement chrétien.

Tous échangèrent des regards gênés. L'autre femme, à l'ossature massive, lourdement et maladroitement installée sur sa monture, répondit d'un air contrit :

– Frère Taran a peut-être raison. Après tout, il connaît ce pays, comme moi. N'ai-je point été arrachée au pays des Cruithnes³ et retenue prisonnière ici plusieurs années comme otage ? Mieux vaut nous hâter et trouver asile à l'abbaye de Streoneshalh. Nous rapporterons cette atrocité à l'abbesse. Elle saura quelles dispositions prendre.

Sœur Fidelma pinça les lèvres et laissa échapper un soupir d'agacement.

² Pèlerin du Christ. (*N.d.T.*)

³ Ou Pictes : ancien peuple indo-européen qui s'installa en Irlande et en Bretagne/forme archaïque de breton. (*N.d.T.*)

– Nous pouvons au moins nous charger des besoins spirituels de notre défunt frère, sœur Gwid, répliqua-t-elle d'un ton sec.

Après un silence, elle demanda à nouveau :

– Personne n'a donc de couteau ?

Non sans hésitation, un des compagnons s'avança pour lui tendre une petite lame.

Sœur Fidelma s'en empara, mit pied à terre et se dirigea vers la branche basse où était nouée la corde du pendu. Elle s'apprêtait à la couper quand elle entendit un cri agressif qui la fit se retourner soudain.

Une demi-douzaine d'hommes à pied avaient surgi des bois situés de l'autre côté de la route. Ils étaient commandés par un homme à cheval, personnage solidement charpenté aux longs cheveux hirsutes qui jaillissaient sous un casque de bronze poli et se mêlaient à une épaisse barbe noire. Il portait un plastron de cuirasse bruni et avait une posture autoritaire. Ses compagnons serrés autour de lui transportaient toutes sortes d'armement, bâtons, arcs aux flèches encochées, quoique pas encore bandés.

Sœur Fidelma ignorait ce que l'homme criait, mais il s'agissait clairement d'un ordre et elle comprit bien vite qu'on lui intimait de s'arrêter.

Elle jeta un coup d'œil à frère Taran, sans conteste fort inquiet.

– Qui sont ces gens ?

– Des Saxons, ma sœur.

Fidelma eut un geste d'impatience.

– Cela, je peux le déduire seule. Mais ma connaissance du saxon est imparfaite. Adressez-vous à eux, demandez qui ils sont et ce qu'ils savent de ce meurtre.

Frère Taran fit faire demi-tour à sa mule et, bredouillant un peu, interpella le chef.

L'imposant homme au casque eut un rictus et cracha avant de proférer une salve de syllabes.

– Il dit s'appeler Wulfric de Frihop, thane d'Alhfrith de Deira ; nous sommes sur ses terres. Son manoir se trouve derrière les arbres.

La nervosité de frère Taran se devinait au ton saccadé et inquiet avec lequel il traduisait.

– Demandez-lui ce que cela signifie, demanda sœur Fidelma, froide et autoritaire, en désignant le pendu.

Le guerrier saxon s'approcha et dévisagea frère Taran avec un froncement de sourcils curieux. Puis un sourire méchant apparut sur son visage barbu. Ses yeux rapprochés et son regard fuyant faisaient penser Fidelma à un renard rusé. Il hocha la tête, comme amusé par les propos hésitants de Taran, et répondit non sans avoir de nouveau craché sur le sol pour accentuer ses dires.

– Le frère a été exécuté, traduisit Taran.

– Exécuté ? s'étonna Fidelma en plissant les yeux. Par quelle loi cet homme ose-t-il tuer un moine d'Iona ?

– Pas d'Iona. Le moine est un Northumbrien du monastère des îles Farne.

Sœur Fidelma se mordit les lèvres. Elle savait que l'évêque de Northumbrie, Colmán, était également abbé de Lindisfarne et que cette abbaye était le centre de l'Église dans ce royaume.

– Son nom ? Quel est le nom du frère ? Et quel était son crime ? voulut-elle savoir.

Wulfric eut un haussement d'épaules éloquent.

– Sa mère connaissait sûrement son nom – et son Dieu. Moi je ne le savais pas.

– D'après quelle loi a-t-il été exécuté ? insista-t-elle, essayant de maîtriser la colère qui la gagnait.

Le guerrier, Wulfric, s'était avancé, de sorte que sa monture se trouvait près de la jeune religieuse. Il se pencha vers elle. Elle plissa le nez en sentant son haleine fétide et vit ses dents noires apparaître dans le rictus qu'il lui décocha. Il était visiblement impressionné qu'une femme, jeune de surcroît, semblât ne pas avoir peur de lui ni de ses compagnons. Elle lisait une lueur d'interrogation dans ses yeux sombres ; il croisa les mains sur le pommeau de sa selle et, avec un petit sourire en coin, désigna de la tête le corps oscillant.

– La loi dit que tout homme qui insulte ses supérieurs doit en payer le prix.

– Insulte ses supérieurs ?

Wulfric acquiesça.

Taran poursuivit nerveusement sa traduction :

– Le moine est arrivé au village de Wulfric à la mi-journée, cherchant le gîte et l'hospitalité sur sa route. En bon chrétien...

Wulfric avait-il souligné ce point ou bien s'agissait-il seulement de la traduction de Taran ?

– ... Wulfric lui a offert un lit et un repas. L'hydromel coulait à flots dans la grand-salle où l'on festoyait, quand la dispute a éclaté.

– Quelle dispute ?

– Il semble que le roi de Wulfric, Alhfrith...

– Alhfrith ? Je croyais qu'Oswy était roi de Northumbrie, l'interrompt Fidelma.

– Alhfrith est le fils d'Oswy. Il est le sous-roi de Deira, cette province méridionale de Northumbrie où nous nous trouvons.

Fidelma fit signe à Taran de poursuivre sa traduction.

– Cet Alhfrith est devenu disciple de Rome et a expulsé de nombreux moines du monastère de Ripon parce qu'ils ne suivaient pas la liturgie et les enseignements romains. Apparemment, l'un des hommes de Wulfric a engagé une discussion avec ce moine concernant les mérites comparés des liturgies de Colomba et de Rome. La conversation s'est transformée en dispute, la dispute en colère et le moine s'est échauffé. Ses mots ont été jugés insultants.

Sœur Fidelma, incrédule, considéra le thane :

– Et pour cela, cet homme a été tué ? Pour de simples paroles ?

Wulfric, qui se caressait la barbe, impassible, se mit à sourire en hochant la tête quand Taran lui répéta la question.

– Il a insulté le thane de Frihop. Il a été exécuté. Un homme du peuple ne peut offenser un noble de naissance. C'est la loi. Et cette loi veut qu'il demeure pendu ici pendant une pleine lune à compter de ce jour.

La colère se peignait maintenant clairement sur les traits de la jeune sœur. Elle connaissait mal la loi saxonne qui, à son opinion, était parfaitement injuste, mais elle avait assez de sagesse pour ne pas manifester son indignation. Elle se retourna, remonta sur son cheval avec aisance et dévisagea le guerrier.

– Sachez, Wulfric, que je suis en route pour Streoneshalh, où je rencontrerai Oswy, roi de cette terre de Northumbrie. Et je l'informerai de la manière dont vous avez traité ce serviteur de Dieu, qui était sous sa protection, lui qui est roi chrétien de ce pays.

Si ces mots étaient censés faire naître la moindre appréhension chez Wulfric, ce fut un échec.

Depuis le début de l'échange, les yeux perçants de sœur Fidelma n'avaient cessé de surveiller non seulement Wulfric mais aussi ses compagnons, qui manipulaient leurs arcs, en jetant de temps à autre des coups d'œil à leur chef, comme pour anticiper ses ordres. Elle sentait que le temps de la circonspection était venu. Elle fit avancer son cheval d'un coup de talon ; frère Taran, soulagé, fit de même, suivi par ses compagnons. Elle maintint sa monture au pas, à dessein. La hâte trahirait la peur et c'était la dernière chose à montrer à une brute telle que Wulfric.

À sa surprise, il n'y eut aucune tentative pour les empêcher de partir. Wulfric et ses hommes se contentèrent de les regarder s'éloigner, certains riant entre eux. Quelque temps après, quand une distance suffisante les sépara des hommes en armes, Fidelma se retourna vers Taran en secouant la tête :

– Quel étrange pays païen ! Je croyais qu'Oswy régnait sur la Northumbrie dans la paix et le contentement !

Sœur Gwid, comme frère Taran, était une Cruithne du Nord ; elle répondit à Fidelma. Elle connaissait un peu les coutumes et le langage de Northumbrie, ayant passé, comme elle l'avait mentionné, plusieurs années en captivité sur ces terres.

– Vous avez beaucoup à apprendre sur cette contrée sauvage, ma sœur.

La condescendance dans sa voix s'éteignit au regard irrité que lui jeta Fidelma.

– Racontez-moi donc, lança celle-ci, la voix claire et glaciale.

– Eh bien... commença Gwid, penaude. La Northumbrie a été colonisée par les Angles. Dans le sud de ce pays, ils ne sont pas si différents des Saxons, leur langue est la même et ils vénéraient les mêmes dieux bizarres jusqu'à ce que nos missionnaires viennent prêcher la parole du Dieu véritable. Deux royaumes ont été instaurés, la Bernicie au nord et la Deira au sud. Il y a soixante ans, les deux territoires se sont unis pour former celui-ci, qui est désormais régi par Oswy. Mais il permet à son fils, Alhfrith, d'être sous-roi de la province du Sud, Deira. N'est-ce pas, frère Taran ?

Celui-ci acquiesça amèrement.

– Maudit soit Oswy et sa maison, murmura-t-il. Quand son frère Oswald était roi, il a pris la tête des Northumbriens pour envahir notre pays. Je n'étais alors qu'un nouveau-né. Mon père, qui était chef des Gododdins⁴, a péri sous leurs coups, et ma mère a été coupée en morceaux devant lui tandis qu'il agonisait. Je les hais tous !

Fidelma haussa un sourcil.

– Pourtant, vous êtes un frère du Christ, un homme de paix. La haine ne devrait point habiter votre cœur.

Taran soupira.

– Vous avez raison, ma sœur. Parfois notre foi est exigeante.

⁴ Habitants d'un ancien royaume gallois. (N.d.T.)

– Néanmoins, poursuivit-elle, je croyais qu'Oswy avait été éduqué à Iona et qu'il favorisait la liturgie de l'Église de Colum-Cille. Pourquoi son fils serait-il disciple de Rome et ennemi de notre cause ?

– Ces Northumbriens appellent le bienheureux Colum-Cille par le nom de Colomba, intervint sœur Gwid d'un ton pédant. Ils ont moins de mal à le prononcer.

Frère Taran répondit à la question de Fidelma.

– Je crois Alhfrith hostile à son père, qui s'est remarié. Alhfrith craint que son père ne le déshérite en faveur d'Ecgfrith, le fils né de son actuelle épouse.

Fidelma soupira profondément.

– Je n'entends rien à cette loi saxonne de succession. On me dit qu'ils acceptent comme héritier le fils aîné plutôt que de permettre au plus digne de la famille d'être élu par libre choix, comme chez nous.

Sœur Gwid laissa soudain échapper un cri et pointa le doigt au loin.

– La mer ! Je vois la mer ! Et cette maison noire à l'horizon, ce doit être l'abbaye de Streoneshalh.

Sœur Fidelma arrêta son cheval et scruta la lointaine étendue, les yeux plissés.

– Qu'en dites-vous, frère Taran ? Vous connaissez cette partie du pays. Approchons-nous du terme de notre voyage ?

Le soulagement envahit le visage de Taran.

– Sœur Gwid a raison. C'est bien notre destination – Streoneshalh, l'abbaye de la bienheureuse Hilda, cousine du roi Oswy.